

TEMPORALITÉ/ TRANSITION DU SPIRITUEL DANS LE NATUREL

Sauvé de la destruction en 1966, puis reconstruit à son emplacement actuel, le Vieux presbytère est un lieu empreint du caractère transitoire des choses humaines. L'exposition de Thérèse Chabot, Ashley Miller et Francesca Penserini y trouve un havre naturel où affleurent les affinités électives unissant leurs pratiques. Reliques, miroirs ou tissages, les objets exposés révèlent les rapports qu'entretiennent la matière et l'identité qui transite et se reconfigure à travers elle. Ces passages et ces échanges entre l'existence humaine et celle des objets forme la trame de l'exposition, comme un écho à l'esprit du lieu, dont les œuvres des trois artistes se font les effigies provisoires.

Au rez-de-chaussée, un ancien buffet du presbytère rempli par Ashley Miller de samares d'érable évoque l'alchimie des corps opérée par le temps ou l'interrelation entre les histoires matérielle et naturelle. Au mur, une projection ainsi qu'un photocollage illustrant la cristallisation du souffle exhalé par l'artiste décrivent l'odyssée de la matière modelée par les éléments. La sculpture et le dessin de Francesca Penserini proposent quant à eux un tête-à-tête avec les formes du temps inscrites dans le corps, pareilles aux strates géologiques accumulées dans la pierre ou aux anneaux de croissance des arbres. Les ramifications couvrant la surface foliaire imprimée sur l'immense tête sculptée, le damier sur lequel elle repose et le lacis écarlate dont l'image s'apparente à un fragment d'écorché renvoient à la complexité des croisements qui fondent l'héritage biologique. Enfin, les dessins et moulages en porcelaine opalescente de Thérèse Chabot révèlent sous la lumière les motifs chers à son travail, portrait en plongée de l'artiste et sa couronne dans son jardin et vanités de fleurs et végétaux, qui se répondent en évoquant le caractère cyclique de la vie. Un ancien boîtier issu du cabinet de curiosités du Séminaire de Saint-Hyacinthe complète ce travail, exposant à la manière d'un reliquaire des objets cueillis, collectionnés et agencés par l'artiste, tel un fragile *memento mori*. Par ces reconfigurations des correspondances entre les formes de la vie humaine et celles de la vie naturelle, l'œuvre des artistes rappelle que le temps résiste à la linéarité qu'on lui impose, le continuum où s'épousent l'humain et la nature charriant avec lui les sédiments d'une mémoire potentiellement infinie.

À l'étage, dans la grande salle, le *Parcours des reines et du petit roi* de Thérèse Chabot documente les âges de la vie, l'appropriation graduelle de soi et la découverte correspondante des pouvoirs qui définissent l'identité et fondent la possibilité d'une transmission entre les générations. Sur la longue table en bois, alignée avec l'autel sur lequel sont disposés un ensemble de coffrets-reliquaires, une immense composition d'éléments organiques et d'empreintes pétrifiées dans la porcelaine entoure les

mèches de cheveux appartenant aux sujets photographiés et s'offre à une contemplation respectueuse. Dans la petite salle, les tissages solidifiés dans la cire de Francesca Penserini et ses maillages dessinés sur des bandes de papier roulé s'inspirent des pratiques artisanales héritées des ancêtres et qui forment le tissu d'identités et mémoires collectives. Si le caractère rituel de la pratique du tissage suggère l'idée d'une continuité temporelle, ces pans de trame inachevée, crochetés sur le modèle de corsages, cottes de maille et patrons de couture, rappellent aussi l'impermanence des mœurs et coutumes qui imprègnent l'identité. L'ultime salle accueille les photomontages de la série *Réflexions* d'Ashley Miller, qui entraînent le regard dans un télescopage déroutant entre sujet, objet et nature, que l'envers d'un miroir médiatise comme un kaléidoscope, renvoyant une image chimérique et intrigante des rapports entre l'être humain et l'environnement naturel. Dans le corridor adjacent, le miroir, posé sur un coussin près d'une antique brosse à cheveux, est présenté non plus comme l'intermédiaire à travers lequel le sujet se définit, mais comme un artefact précieux, possédant une identité propre. Entre le destin fragile des objets, celui des corps et des communautés, les artistes, en somme, nouent des réseaux de sens où la question de l'être-au-monde est d'œuvre en œuvre remise sur le métier.

Ainsi poétisés par ces associations insolites, pareilles à ces éclats de mémoire recomposés par le rêve, les espaces du Vieux Presbytère se visitent comme un véritable palais de mémoire où se délie l'imaginaire. Les antiques traités de rhétorique font référence à un art mnémotechnique, consistant à imaginer un lieu (*locus*) dans lequel l'on dispose l'image (*imagines*) associée à l'objet ou la chose qu'on souhaite se remémorer (*res*). Similairement, en parcourant l'ancienne maison curiale, le visiteur découvre, l'espace d'une exposition, les icônes d'une histoire universelle qui témoigne de l'enchevêtrement des vies humaines, matérielles et organiques.

Maryse Ouellet
Janvier 2014

Maryse Ouellet est candidate au doctorat en histoire de l'art à l'université McGill, sous la direction de Christine Ross. Elle est récipiendaire d'une bourse doctorale du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC) et du programme de bourses d'études supérieures du Canada Joseph-Armand-Bombardier (CRSH). Sa thèse interroge la contemporanéité du sublime en prenant pour objet un corpus d'œuvres d'art actuel. Au cours des années passées, Maryse a obtenu une maîtrise de l'Université du Québec à Montréal et un baccalauréat de l'Université Laval, tous deux en histoire de l'art. Elle a écrit plusieurs comptes-rendus d'exposition pour les galeries Art Mûr, Circa, ainsi que pour ETC Revue d'art actuel.